



Durant le stage, Soke Yokoyama insiste sur des points essentiels : par exemple, comment saisir l'index et le majeur pour assurer l'efficacité d'une projection type kote-gaeshi (une torsion de poignet).



Selon lui, rien n'a changé dans la transmission traditionnelle de cette discipline qu'il tente de perpétuer aussi fidèlement que possible. Ses cours sont emprunts de subtilités quant aux détails raffinés, qui mènent à un maximum d'efficacité dans un minimum d'effort et de temps. A la fois rapide et fluide, précis et puissant, calme et stable dans ses actions, il incarne à lui seul le véritable es-prit samourai : « Tuer pour ne pas l'être » était le slogan des maîtres d'antan,

dit-il. Aussi, faut-il le garder continuellement à l'esprit pour comprendre le véritable sens donné aux arts martiaux, terme trop souvent galvaudé et transformé en jeux sportifs.

Par ailleurs, sa connaissance de l'histoire des arts martiaux, sa pédagogie très détaillée qui consiste à expliquer le pourquoi du comment, sa psychologie appliquée et sa philosophie, font de lui un personnage assez atypique qui semble émerger du

passé, bien que parfaitement adapté à la société moderne. Son enseignement est d'une richesse incommensurable. A chaque question, il répond avec courtoisie à son interlocuteur et en parfaite connaissance de cause. En dehors des arts martiaux, dont il est passionné et passionnant, il est dessinateur de B.D et critique d'art, Président de l'International art Council et du Kokusai Bi-jitsu. A ce titre, il s'occupe d'expositions d'arts picturaux aussi bien au Japon qu'à l'étranger.

Le Mondo-ryu heiho

Le Mondo-ryu heiho remonte à plus de quatre cents ans. Il est apparu au XVII^e siècle. Suite aux recherches historiques à travers de multiples archives effectuées par Soke Yokoyama, il n'existerait aucun document relatif au Mondo-ryu avant cette époque. L'origine remonte donc lors de la grande bataille qui opposait les Tokugawa (Edo-Tokyo) aux troupes de Hideyoshi Toyomi (défenseurs du château d'Osaka en 1615). Il s'agit de la fameuse bataille de Sékigahara, à proximité de Nagoya, au cen-

SOKE MASASHI YOKOYAMA

L'efficacité par la simplicité

A l'occasion d'un stage de ju-jutsu Mondo-ryu et de Koroho qui s'est déroulé à Chartres en mai dernier sous la houlette de Soke Masashi Yokoyama 8^e dan, Président de l'International Martial Arts and Culture Federation (Japon), il nous a paru opportun de faire découvrir aux lecteurs de Dragon cette discipline martiale typiquement japonaise. Par Roland J. Maroteaux.

Né le 6 février 1964 à Kobé, Masashi Yokoyama pratique les arts martiaux depuis l'âge de 11 ans. Il débuta en effet avec son oncle Masakazu, qui était le 14^e Soke familial (successeur) qui lui a légué son héritage. Pour la petite histoire, ce dernier lui fit découvrir toute une série de projections dans la rivière et du même coup, il apprit à nager rapidement. L'adaptation dans la voie martiale Mondo-ryu sera dans un premier temps difficile pour lui, car il était encore petit. Néanmoins, au fil des mois et des années, il s'accoutuma aux diverses techniques de ju-jutsu et au maniement des armes (katana, tanto, yari, bo, jo, tambo, etc). Très jeune, son oncle lui enseigna notamment l'art et la manière de saisir les doigts d'un adversaire pour effectuer certaines torsions ou pressions fort douloureuses au demeurant, des techniques propres au ju-jutsu traditionnel classique, souvent négligées par ailleurs. Il a toujours étudié les techniques de son école familiale.

Un pédagogue hors-pair

Aujourd'hui, 15^e Soke du Mondo-ryu ju-jutsu et So-Shihan de son école, il est à la tête d'une organisation qui comporte de nombreuses filiales au Japon et à l'étranger. Son savoir est particulièrement transparent et il ne dissimule rien du point de vue enseignement. C'est un excellent pédagogue, qui s'attèle à ce qu'il transmet et

un historien hors-pair. Lui-même déplore en effet le manque de connaissances historiques de la part de nombreux maîtres au Japon, tant concernant leur propre ryu que sur le plan culturel. A la fois philosophe et érudit, Soke Yo-koyoma est un homme serein, calme, courtois, posé vis-à-vis des occidentaux qu'il côtoie et respecte nos coutumes. Lorsqu'on sait que certains Shihan du Daito-ryu aiki-jujutsu viennent parfaire leurs connaissances à ses côtés ou leur recommandent leurs élèves, le Takeda-ryu Maroto-ha a également et visiblement ressenti ce besoin de complémentarité. Lorsqu'il anime un stage, il se met rapidement à la place du niveau de chaque élève ou instructeur avant de le corriger. Il donne, parce qu'il aime recevoir ! Ces techniques anciennes, particulièrement dé-taillées, viennent en effet agrandir le cercle de connaissances des pratiquants d'autres écoles. Il fait partie des rares experts japonais à divulguer des techniques de haut niveau aux occidentaux méritants qu'il juge digne de recevoir son enseignement, en raison de leurs connaissances déjà acquises et de leur volonté à toujours se perfectionner, et même des techniques parfois restées trop longtemps « secrètes » à son goût. Selon lui, un sensei se doit de tout révéler à ceux qu'il en juge dignes.

Lorsque je lui demandais à quel moment il avait commencé à saisir l'essence même de son art, il répondit avec franchise qu'en fait, il ne le savait toujours pas ! Au demeu-

rant, il n'est jamais satisfait de ce qu'il enseigne. Il est un éternel perfectionniste, comme doivent l'être tous les maîtres d'arts martiaux, sachant que pour atteindre la perfection, une vie n'y suffirait pas. Belle conception philosophique ! Il confia que son oncle, à l'instar de Miyamoto Musashi, ce grand sabreur japonais (1584-1645) qui sortit vainqueur à plus de soixante duels au sabre, sentant sa mort venir, convoqua quatre de ses meilleurs disciples et leur dit qu'il n'était pas très content d'eux ; et comme il n'était pas très content d'eux, il n'était pas très content de lui-même...

Soke Masahi Yokoyama vient régulièrement en France depuis plusieurs années dans le cadre de ses activités culturelles certes, mais aussi pour les arts martiaux, et ce, dans la plus grande discrétion, car c'est un homme discret bien qu'ayant pignon sur rue. Ce qui le rattache également à la France qu'il aime visiter, est dû au fait qu'au cours du XVIII^e siècle, un de ses ancêtres faisait partie d'une équipe de samourais qui accompagnait l'ambassadeur du Japon en France où il mourut à Marseille. Bien qu'étant bouddhiste, sa pierre tombale est toujours en place. Il s'agit de Nobumitsu Yokoyama.

Le sabre et le pinceau

Lorsqu'on observe le maître Masashi Yokoyama pratiquer son ju-jutsu, on retrouve immédiatement les postures, les attitudes, les techniques et l'esprit des samourais. >



Roland Maroteaux assis au centre, au premier plan, en tenue de samouraï avec les instructeurs japonais; debout au second plan, les cadres et professeurs de sa fédération.

Sensei Yokoyama affirme qu'on peut parvenir à se débarrasser d'un adversaire en une demi-seconde seulement (attaque et contre-attaque en même temps)

entraînements basés sur l'efficacité restent secondaires. Ce qui signifie parfois qu'elles sont totalement ignorées, dès que l'on poursuit un cursus habituel, qui inciterait à penser chez certains férus, qu'ils font des techniques obsolètes, d'un autre temps, pour ne pas dire archaïques, voire inefficaces. C'est un aspect qu'il ne faut pourtant pas négliger en matière d'arts martiaux, qui reste un des facteurs déterminant, pour celles et ceux qui viennent souvent s'inscrire à leurs débuts. La pratique de la self-défense seule, peut donner des résultats convaincants en quelques mois, puisqu'il s'agit de palier au plus pressé face à une soudaine agression physique, dont nul n'est à l'abri. Aussi, est-il quasi-normal que des maîtres d'arts martiaux, bien qu'ayant leur spécificité, élaborent un programme parallèle pour ceux ne souhaitant pas suivre un cursus classique, long et astreignant que sont les exigences d'une discipline martiale empreinte de traditions parfois séculaires. Cependant, s'il existe une branche spéciale de formation à la self-défense au sein d'une école traditionnelle, ce n'est bien évidemment qu'une infime partie de l'enseignement.

Au Japon, il existe donc des entraînements spéciaux au sein de certaines écoles traditionnelles d'arts martiaux. En 1973, j'ai eu l'occasion d'assister à des cours donnés à la police de Tokyo au dojo d'aïkido de feu sensei Gozo Shioda (1915-1994) qui formait des yudanshas en un an à des policiers. Une formation accélérée, mais redoutable d'efficacité. Il en est de même à l'école de Soke Masashi Yokoyama, qui a élaboré une méthode de self-défense, ayant mis sur pied un programme spécifique d'auto-défense rapide et efficace, que nombre de policiers et de gendarmes à travers le monde (dont certains groupes

français) apprécient, sous le vocable Koroho (sérénité).

Une demi-seconde

L'école Takeda-ryu Maroto-ha a profité de la venue de ce maître à Chartres pour bénéficier d'un cours spécial de Koroho, qui n'est autre que de la self-défense japonaise adaptée à l'occidental proposé par ses soins sur un week-end, à mes instructeurs et yudanshas. Alors, pourquoi la self-défense japonaise ? C'est simple ! Parce que les techniques de défenses sont toutes d'origine japonaise, minutieusement sélectionnées contre des formes d'attaques classiques et souvent rudimentaires ; que le travail sur la stabilité mobile (faire tomber sans tomber) comme l'attitude à prendre (positionnement du corps) sont indissociables ; que la précision et la puissance des techniques doivent être en harmonie avec la vitesse d'exécution de l'adversaire, que la distance (ma-ai) doit toujours être respectée, que le champ de vision doit être élargi (+ de 180°), etc. Voici encore quelques décennies en arrière, les occidentaux ignoraient totalement l'existence de certaines techniques de défenses émanant du ju-jutsu ou de l'aïkido, tels que : kote-gaeshi, kote-hineri, kote-mawashi, ude-kujiki, etc. sans compter certaines projections aussi invraisemblables que réelles ! Aujourd'hui cela nous semble familier et pourtant ! Le nombre incalculable de clés de poignets, de bras ou de coudes comme de projections, de strangulations et d'atémis venus en droite ligne du Japon, récupérés aujourd'hui par la plupart des policiers occidentaux, sont autant de possibilités multiples à savoir se défendre sans attaquer. Il existe de nos jours un panel suffisant de techniques japonaises à la portée de tout un chacun pour prétendre savoir se

défendre légitimement contre un ou plusieurs agresseurs, même armés, à mi-distance. Il ne faut pas pour autant se croire un « superman » et en conclure qu'on peut faire n'importe quoi sur n'importe qui, sous prétexte qu'on a appris à se défendre. La prudence s'impose et il faut un long travail sur soi, étalé sur plusieurs années avec des spécialistes en la matière, pour acquérir les gestes qui peuvent vous sauver. En conséquence, le Koroho n'est qu'une infime partie de l'enseignement traditionnel, tiré du ju-jutsu Mondo-ryu du maître Masashi Yokoyama, destiné aux policiers. Toutes les techniques de défense qu'il préconise sont appropriées aux attaques les plus classiques. En son temps, celui qui fut l'un de mes maîtres en ju-jutsu Hakko-ryu au Japon, Hisamitsu Mimuro-do (1911-1985) me disait un jour ceci :

« Un samouraï aguerri avait moins de trois secondes pour se défaire d'un protagoniste s'il voulait espérer s'en sortir ; un samouraï chevronné avait moins de deux secondes pour riposter, s'il ne voulait pas être la victime ; un samouraï expérimenté de haut niveau devait être capable de se débarrasser d'un adversaire en une seconde (attaque et contre-attaque en même temps) s'il voulait le vaincre... ».

Sensei Yokoyama, quant à lui, affirme qu'on peut parvenir à se défendre en une demi-seconde seulement ! A partir de là, tout expert qui se respecte à désormais matière à travailler encore et encore, pour parfaire ses connaissances à ses côtés, sachant qu'on se perfectionne toute sa vie. Et que si on atteint jamais la perfection – comme dans tout art – on peut s'en approcher. Car les arts martiaux, surtout traditionnels, sont une voie sans fin... ●

Roland J. Maroteaux





Pour Soke, il est essentiel de suivre les déplacements du pied de l'adversaire afin de pouvoir esquiver l'attaque et contre-attaquer, comme ici sur une attaque au couteau.

tre du pays. Ce fut la plus sanglante que connu le Japon. Durant cette célèbre bataille, des samourais prestigieux ont disparu, fidèles au château d'Osaka, même s'ils savaient qu'ils n'avaient aucune chance de vaincre face au puissant clan Tokugawa. Dans une partie de l'île de Kyushu, régnait un Daimyo (seigneur) qui fut présent dans cette terrible bataille. A la tête d'un millier de samourais, seule une cinquantaine d'entre eux survécurent. Pour rentrer à Kyushu, ils avaient formé de petites unités de guerriers. Pendant leur retraite vers Kyushu, ils avaient laissé à chaque fois une unité pour protéger la retraite des autres, chargés de retenir les attaques des Tokugawa. Ce qui a permis de préserver certains survivants.

A l'issue de quoi, la victoire fut attribuée au clan seigneurial des Tokugawa. Aussi, un

samou-raï du nom de Mondo, appartenant au clan Toyomi en défaite, rejoint Kobé avec quelques guerriers (bushis). La famille Yokoyama accueillit et protégea ce samou-raï et son groupe qui l'accompagnait. La famille Yokoyama d'alors avait elle-même une histoire qui remontait au XIIe siècle, puisqu'elle était chef d'un district. Selon les archives, il semblerait que le samou-raï Mondo épousa une fille de la famille Yokoyama. Aussi, étant un talentueux expert en arts martiaux, il enseigna au sein du clan familial son savoir qui, de génération en génération fut transmis jusqu'à nos jours.

Le Koroho

Il est vrai que de nos jours la self-défense retrouve un regain de popularité, en raison sans doute de l'insécurité qui règne et qui

s'accroît dans nos pays occidentaux. Il existe des spécialistes de la self-défense, qui proposent le plus souvent une compilation de techniques basées sur l'efficacité immédiate, émanant de diverses disciplines, aussi bien asiatiques, américaines, israéliennes, africaines que brésiliennes. « Self-défense » : un mot que tout le monde connaît et qui ne figure pourtant pas dans le dictionnaire...

Chacune des écoles d'arts martiaux – même traditionnelles – possède un éventail de techniques d'auto-défense, que l'on retrouve dans les programmes ou différents tests « Dan » à travers des randori ou geiko. Elles font partie intégrante des épreuves exigées pour chacun des niveaux requis. Cependant, il faut admettre que cela ne vaut, que pour les épreuves souvent exigées, en dehors desquelles les >



Sur une menace au couteau, Soke Yokoyama saisit la main armée tout en frappant son adversaire. Là encore, la façon de saisir la main adverse est essentielle : c'est pour cette raison que Soke insiste beaucoup sur ce point durant ses stages. Il enchaîne ensuite avec une double clé de bras suivie en projection.